

analyser la première livraison dans notre prochain numéro, et qui, en attendant, par la hardiesse de l'entreprise au point de vue du succès matériel, et par le mérite bien connu de ses directeurs, a droit à nos plus vives sympathies.

Petite Revue Mensuelle.

Il y a longtemps qu'une année ne s'est ouverte sous d'aussi formidables auspices. L'année 1863 n'a vu finir aucune des guerres, aucune des mésintelligence dont elle avait hérité de 1862, et elle les a léguées à son successeur avec de nouvelles discordes. "La Pologne, dit M. Gaillardet dans sa correspondance du *Courrier des Etats-Unis*, lutte toujours contre son puissant adversaire; mais elle agonise et n'a à espérer aucun secours d'aucun des peuples qui sympathisent le plus avec elle. L'Italie du Nord n'a pu encore assimiler complètement l'Italie Méridionale; le brigandage et l'anarchie désolent toujours Naples et la Sicile; les Français continuent d'occuper Rome, et les Autrichiens de garder Venise. Le Danemark et l'Allemagne sont sur le point d'en venir aux mains, et la diplomatie ne sait comment conjurer ce conflit, qui peut mettre le feu à l'Europe entière. L'Angleterre n'est pas la puissance que cette perspective effraie le moins. Elle ne sait pour qu'elle prendre parti, car elle voit le beau-frère de la reine, et le beau-père de sa fille, c'est-à-dire, le Duc de Saxe-Cobourg et le Roi de Prusse, près de croiser la bayonnette avec le père de la Princesse de Galles, femme de l'héritier présomptif de la couronne britannique. Cette situation embarrassée fort l'Angleterre. Elle craint d'autant plus d'être entraînée dans une guerre européenne, qu'elle bataille déjà en Chine, au Japon, dans les Indes, dans la Nouvelle-Zélande, un peu partout. Que serait-ce, s'écrie le *Times*, si la guerre civile allait cesser en Amérique! Les Américains assailliraient de récriminations et d'exigences leur cousin John Bull, dont ni le Nord, ni le Sud, n'ont eu à se louer."

Le cabinet anglais n'a point non plus resserré, il s'en faut, les liens déjà très-lâches de l'alliance française, par la réponse carrément négative qu'il a donnée à l'invitation de l'empereur. Les journaux, tant officiels qu'officieux, ces derniers surtout, se montrent de fort mauvaise humeur et annoncent que l'on tâchera de se passer, cette fois, d'alliés aussi peu aimables. L'empereur a profité des suggestions que faisait le roi de Prusse, pour déclarer qu'il n'avait aucune objection à ce que le congrès auquel toutes les autres puissances ont consenti, sous diverses réserves, fût précédé de correspondances entre les ministres de tous les gouvernements. L'Autriche, quoique pas aussi formellement que l'Angleterre, a repoussé les propositions de Napoléon III, qui, malgré cela, paraît croire à la paix, ou feint d'y croire. Sa réponse à l'adresse du Sénat et son allocution du premier de janvier ont été également rassurantes. L'échange de notes diplomatiques préalable qui se fait maintenant amènera-t-il quelque résultat? C'est ce dont il est permis de douter, lorsqu'on considère les immenses difficultés dont sont entourées toutes les questions en litige, et surtout lorsqu'on songe qu'à un moment donné les plus minces en apparence peuvent devenir les plus formidables en réalité. Lord Palmerston, qui est le *vit*, l'homme d'esprit par excellence du cabinet britannique, a fort bien exprimé ces subites transformations, en disant que la torche de la Pologne n'avait pas encore mis le feu aux poudres; mais que l'allumette du Danemark menaçait de tout faire sauter.

C'est grâce aux exigences progressives de l'Allemagne que le conflit danois en est venu à cette crise. Elle ne demandait d'abord que le retrait de la patente du 30 mars; cette patente est abrogée. De suite, elle décrète l'exécution fédérale; le Danemark retire ses troupes. Aujourd'hui, non contente de voir le Holstein acclamer le duc d'Augustenbourg, elle s'attaque au Schleswig, terre danoise, qu'elle menace d'envahir. Car ce n'est que comme duc du Holstein que le feu roi gouvernait les deux autres duchés: l'Allemagne pouvait dire alors qu'elle s'en prenait au duc et non pas au souverain. Aujourd'hui, c'est au roi de Danemark qu'elle en veut; et l'Angleterre, qui n'a point voulu d'un congrès européen pour la Pologne, sollicite des conférences à Londres pour la question danoise.

Quelques sombres voiles qu'ait jetés sur l'avenir l'année 1863, elle n'a pas laissé de donner au monde des compensations sous plusieurs points de vue. La question de l'isthme de Suez, si importante pour la civilisation de l'extrême Orient, a fait de très-grands progrès. Le canal, dû à l'énergie et à la persévérance de M. de Lesseps, est très-avancé, et, si ce n'était des querelles que la Porte lui a suscitées avec une rare mauvaise foi, on pourrait espérer voir, dans le cours de l'année, cette grande œuvre couronnée d'un plein succès. Une question qui fait le pendant de celle-ci a été agitée et dans le monde scientifique et dans celui des capitalistes, c'est celle de la canalisation de l'isthme de Darien. Une grande découverte géographique, dont les difficultés avaient depuis longtemps tenu la science en échec, a été aussi accomplie l'année dernière: on peut dire que l'on connaît aujourd'hui, sinon la source, du moins les sources du Nil. Enfin, la science de la navigation aérienne, problème encore plus difficile, semble à la veille d'être résolu. Comme d'autres matières nous ont empêché, dans le cours de l'année, de tenir nos lecteurs au courant de ces divers sujets, nous allons leur consacrer aujourd'hui quelques lignes: cette revue complètera ainsi ce qui manquait à l'ensemble de celles de notre dernier volume.

La nature paraît n'avoir laissé les deux isthmes de Suez et de Panama comme obstacles à la circumnavigation directe du globe, que pour offrir

à l'homme le mérite de les faire disparaître. Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur une carte pour être frappé du peu d'importance relative des deux langues de terre, dont l'une joint l'Afrique à l'Asie en barrant à l'Europe le passage des Indes, et dont l'autre unit les deux Amériques en obstruant l'autre route vers l'extrême Orient, si longtemps cherchée et dont l'Idée a été la cause première de la découverte du Nouveau-Monde. Sans doute que ce qui paraît peu de chose sur une carte ou un globe, est cependant encore assez formidable. L'isthme de Panama, surtout, à raison de l'élévation des terres où origine la chaîne des Cordillères, présente des difficultés assez grandes; et les sables des déserts de Suez ne sont pas non plus bien faciles à contourner; ni l'une ni l'autre de ces entreprises n'était, cependant, au-dessus des forces matérielles ni des capitaux dont dispose, depuis longtemps, le monde civilisé. Mais c'est qu'il y a quelque chose de plus difficile à vaincre que les montagnes et les déserts: ce sont les jalousies et les défiances des grandes puissances. Nulle ne veut laisser aux autres ces deux clefs de la navigation de l'univers; et toutes ne sauraient, ou, du moins, n'ont pu jusqu'ici s'entendre pour s'en partager l'usage.

Quoiqu'il ait affecté de nommer l'association qu'il a fondée pour sa vaste entreprise, "La Compagnie Universelle," et qu'il ait fait appel aux capitaux de toutes les nations, M. de Lesseps n'en a pas moins rencontré, de la part de l'Angleterre, la plus vive opposition. Au moment où l'on apprenait le succès d'une partie considérable de cette œuvre gigantesque, une consultation, signée par trois des plus célèbres jurisconsultes de Paris, se publiait en faveur du Pacha d'Egypte, qui veut tout simplement s'emparer de l'entreprise.

Voici en quoi consiste le triomphe matériel que vient de remporter M. de Lesseps. Plusieurs grands lacs s'étendent de Suez à Port Saïd. On prétend même que, dans des temps très-anciens, les deux mers communiquaient directement. Le lac Timsah se trouve à mi-distance. La Compagnie, outre son grand canal maritime, avait entrepris un canal d'eau douce, du Caire, sur le Nil, au lac Timsah, et, de là, à Suez. Une semblable voie, dont on trouve encore des vestiges, existait dans l'antiquité. Le nouveau canal est fini, et l'eau a coulé du Nil à la mer Rouge! "Notre siècle," dit à ce sujet M. Noiret, n'aura plus rien à envier à celui des Pharaons; car les barques qui voguent actuellement sur le Nil ne sont, sans doute, pas bien inférieures, comme tonnage, à celles de Néchao ou des Pharaons. Le moindre pêcheur, de nos jours, voudrait à peine confier sa vie au frêle esquif qui portait César et sa fortune."

Quant à l'entreprise principale, elle avance à grands pas dans toutes ses parties: car le travail se fait par section et simultanément. N'est-il pas étonnant que l'année où le Nil a été rejoint à la mer Rouge, ait vu aussi la découverte des sources de ce fleuve, si fameux dans l'histoire? Ce dernier événement est raconté et habilement commenté dans la *Revue Géographique* du *Tour du Monde*, dont nous commençons aujourd'hui la reproduction, et nous renvoyons nos lecteurs à ce travail, plein d'intérêt.

Longtemps avant que l'Egypte fût devenue la nourrice de l'Italie, le Nil avait éveillé la curiosité des rois et des savants. Psammétique, le fondateur de la 26^e dynastie, essaya, mais sans succès, d'organiser une expédition jusqu'aux sources présumées du fleuve. Cambyse reprit le projet de Psammétique; l'insuccès de sa campagne contre l'Ethiopie l'arrêta au début de l'entreprise. Alexandre, en même temps qu'il faisait explorer l'Océan Indien, songea au Nil; la découverte de ses sources était un des mille projets de ce vaste génie. César passa plusieurs nuits de suite avec les prêtres de l'Egypte, espérant leur arracher un secret qu'ils ignoraient eux-mêmes. On connaît la brillante campagne de Bonaparte en Egypte, la fondation de l'Institut du Caire, les travaux des savants dont il s'était fait accompagner. "Le Nil," dit la *Revue Contemporaine*, a donc en le singulier privilège d'éveiller et de déjouer la curiosité d'Alexandre, de César et de Napoléon."

Mais enfin ce problème n'était point insoluble, il n'y avait que de grandes difficultés à surmonter. En est-il de même du problème de la navigation aérienne?

Ce n'est point, on le sait, l'aérostat tel que nous le connaissons qui peut donner la solution. L'aéro-nef, c'est-à-dire le ballon, qui se dirige lui-même, reste encore à inventer. Aussi, Nadar n'a-t-il voulu faire autre chose, par son ballon monstre, que d'attirer l'attention et se procurer l'argent nécessaire pour des expériences d'un genre tout différent.

Tous nos lecteurs connaissent les aventures heureuses et malheureuses du *Géant*; comment il s'éleva aux yeux des Parisiens ravis en extase... ce qui est moins dangereux que de l'être en ballon; quelle niche charmante il fit aux douaniers de la frontière belge; comment il s'en allait se perdre dans les régions glaciales, s'il n'eût préféré redescendre humblement à terre dans le royaume de Hanovre, ce qui ne put se pratiquer sans de graves accidents, dont plusieurs des voyageurs se sentirent toute leur vie; mais ce qu'ils ne savent point, peut-être, c'est que le *Géant*, et son successeur l'*Aligé*, qui se prépare sur des dimensions plus colossales encore, seront peut-être les derniers des ballons.

On veut, en effet, en arriver tout simplement à supprimer le ballon: la chose est-elle possible? M. Babinet le croit; MM. d'Amécourt et de La Landelle l'assurent.

L'hélicoptère de M. de Ponton d'Amécourt est composé de trois hélices. Les deux premières se meuvent en sens contraire, car avec une seule hélice l'aéronaute eût été promptement étourdi par la rotation imprimée à la nef aérienne. La troisième hélice est verticale et sert à diriger l'appareil.

Le modèle-miniature fonctionne, dit-on, admirablement et s'élève de